

Le mois de septembre comme le mois des anges, et de Marie comme reine des anges, nous engage à consulter Pascal, comme en ayant rendu le thème fameux quand, s'inspirant de Montaigne, il écrivait dans les *Pensées* que « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (S 557).

Pascal n'envisage pas qu'on veuille d'abord faire la bête. Adam pêcha d'abord par orgueil, et fut ensuite livré à la concupiscence. Nous pêchons tous en Adam, c'est-à-dire que nous avons, comme lui cette inclination à pêcher en ange, c'est-à-dire à nous élever nous-mêmes au-dessus de notre nature.

L'homme médiéval, pour qui toute connaissance procède des sens, était un peu retenu de pêcher en ange. Il tenait pour évident que son intelligence n'avait rien d'angélique, en ce qu'elle dépendait du corps pour recevoir en soi les objets à connaître. Mais l'homme moderne dit avec Descartes : « 'je suis une chose qui pense, une substance dont toute l'essence n'est que de penser », ce qui est proprement la définition de l'ange. Je serais donc esprit, plutôt que corps et âme. J'ai un corps, mais cette substance étendue que je possède ne serait pas véritablement moi. Aussi, pour être soi, il conviendrait qu'on vive exclusivement selon l'esprit.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a raillé à bon droit cette maxime : « Mais nous établissons une espèce d'amour/qui doit être épuré comme l'astre du jour./ La substance qui pense y peut être reçue,/Mais nous en bannissons la substance étendue. » L'expérience, relève Pascal, enseigne que cette maxime n'est pas tenable : « Cet homme né pour connaître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler tout un État, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre » (S 453).

Immatériel, l'esprit est infatigable. Le corps se rappelle à lui, comme instrument matériel et, par là, fatigable. Mais, dans cette chasse, il y a plus assurément que le nécessaire délassément à procurer à la substance étendue. Elle est le divertissement où l'âme même s'abandonne, dans le dépit qu'elle sent de n'être pas qu'esprit : faute de remplir les ambitions de son orgueil angélique, elle tâche à s'ensevelir dans les plaisirs terrestres, ceux de la concupiscence.

Pascal remarque la disproportion de l'homme à l'égard de l'un et l'autre infini de l'univers visible. L'homme cependant demeure grand par son esprit, puisque, incapable de connaître aucun des infinis, il est du moins capable de les penser, et de penser l'univers. « Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le

comprends » (S 145). Mais cette grandeur propre au roseau pensant vacille elle-même, devant cette autre disproportion de la pensée humaine elle-même, tant avec les bêtes sans intelligence, qu'avec les anges, qui ne sont qu'intelligence ; dans l'impuissance où l'âme se trouve aussi de tenir le milieu qui lui est propre, agitée qu'elle est des mouvements contraires de l'orgueil et de la concupiscence, du péché en ange et du péché en bête.

C'est pour le salut de l'âme que Dieu permet en elle ce partage, que Pascal se plaît à lui représenter pour mieux lui désigner Jésus-Christ comme son Sauveur. En Jésus-Christ, le Fils de Dieu s'est abaissé, dans notre humanité, au dessous des anges par son incarnation, et plus encore dans sa Passion, pour à la fin porter cette même humanité au-dessus des anges : et cela, dans le corps où il nous fait entrer par le baptême et qu'il nous donne en nourriture : ce corps devenu bien plus que la substance étendue dont le désignent les philosophes.